Il fait chaud

Marianne Mispelaëre

Il fait chaud. Je me sens comme une ogresse dans ses mauvais jours tellement il fait chaud. Une chaleur qui te prend à bras le corps et te dépossède de pensées, de recul. La chaleur écrase tout. Le corps est brutal, devenu non transpirant – l'époque n'est plus à laisser filer ce qu'on ressent. Tout est là, à l'intérieur. Je me frappe le thorax en pensant vaguement à l'image d'une bête déjà vieille. Je domine seule la montagne blanche et la chaleur sèche, le soleil qui ne pâlit ni de jour ni de nuit. Il n'est pas haut dans le ciel ou plutôt, c'est moi qui suis à hauteur de soleil. Je me crois le roi du monde et d'une certaine manière je le suis.

Alors pourquoi partir de cet eldorado. Parce que la chaleur nous fait bouger, nous la ressentons si fortement à l'intérieur de nous que nous devons courir partout. Courir après elle et chercher une solution à ce problème qui n'en a pas. Ou fuir le problème. La question est donc : de quel côté courir ? Si (par paresse ou par insensibilité) nous restons sur la montagne, le chaud se fera toujours plus chaud, jusqu'aux insoutenables brûlures. Personne n'aime contempler sur son corps le définitif des cicatrices, mais la montagne est tranquille et belle, et je comprends, parfois, les hommes qui ne courent pas après leur vie. J'inspire la chaleur, le corps se met en marche ainsi : par un trop plein d'immatériel qui prend trop de place, une émotion forte et lente, un sentiment de lucidité installé à l'intérieur des tripes. La lucidité me blesse.

À ce que je ressens vient s'ajouter ce que je vois. Ici, du plus haut qu'on puisse être, le paysage me donne à contempler des aplats. Du rien à perte de vue – du ciel bleu mat, du sol blanc mat, fidèles fantômes à mes yeux. Sur ce manque d'images, de représentations, je bâtis de l'imagination; et ce que les hommes font, c'est essayer de réaliser ce qu'ils imaginent. Au-delà des surfaces mates, il doit bien se tenir quelque chose capable de reflets, de réverbérations. Une surface au-dessus de laquelle se pencher et voir autre chose que l'impossible en bloc. Je sens que je suis à l'aube de quelque chose. Pour l'instant il s'agit simplement de quitter mes neiges éternelles. Il faut pour cela savoir se hisser à la rampe du réel.

Les rêves ne sont pas des jeux d'enfants. Ils nous confrontent à la réalité par le biais du fantasme. Et j'en vois tout de suite les conséquences : dès l'instant où mon pied fait le premier pas, le sol devient un ennemi. Il faut être prudente. La pente est raide, et si je pense la pente, je tombe. Il faut gravir les sommets et débouler les pierriers par instinct. Je suis une ogresse non par choix, mais par instinct. Plus tard, si je suis vivante, j'attendrai la nuit pour y réfléchir : quand le paysage est désert, la tête est pleine ; quand le paysage est surchargé, la tête est en latence. Mais sans doute je manque d'expérience pour penser quelque vérité impérieuse – inexprimable encore. Mes pas gravent dans la neige mes premiers signes. Ma langue maternelle est donc une langue des signes. Ces traces sont la preuve que mes actes existent et ont des conséquences : un pas entraîne un autre pas. La première marche, la première écriture, ne sont pas du tout distanciées. Je cours dans tous les sens sans encore connaître le sens du mot *fuite*. J'écris tout, sans censure, sans mesure, sans but, sans comprendre ni le mouvement de mes jambes ni le sens de mon déplacement. Tous mes pas se voient. Mais personne ne les verra jamais. On saura ce que je donnerai à voir, on retiendra le sol sur lequel j'arriverai. Les jours passent, je marche au-devant, la neige se retire. Je pense : la neige joue à être une mue. J'ai commencé à marcher noyée dans la neige. Elle tombait obliquement sur les formes déjà existantes, construisant ainsi, par superposition, d'autres formes, d'autres paysages. L'épaisseur entre le manteau neigeux et les formes qu'il recouvre s'est peu à peu amincie. Je le sens comme une longue traîne derrière moi, épaisse à son extrémité et fine sur mes épaules.

À présent, et le paysage, et moi, sommes déshabillés de cette couche. Il fait chaud. Je ne veux plus courir. Je glisse de contextes en contextes. Mes pas foulent des sols caillouteux. Le temps est long. Ce que je fais a-t-il encore un sens ? Je souffle fort comme un bœuf, je ne pense à rien d'autre qu'à marcher. C'est ma seule obsession, la seule chose que je sache faire. Il faut donc le faire. La marche m'est devenue une norme. J'atteins un point de non-retour qui me donne l'audace de ne plus craindre les insoutenables brûlures. C'est lorsque nous aidera, plus tard, à nous dégager de nos déconvenues s'assemble autour de nos premiers pas. Ne te courbe que pour aimer. Si tu meurs, tu aimes encore[1]. » Je regarde la phrase d'un regard extérieur, comme si j'y entrais pour la première fois. Je regarde d'un même regard la montagne, la ville et la mer, où l'humanité est en guerre contre son contraire, à chaque instant dans nos vies, à chaque fois que nous nous précipitons effroyablement pour penser, dire ou faire. Ses fronts s'estompent de plus en plus et se reforment sans cesse ici ou là. Il ne peut pas pleuvoir, ou si peu. La chaleur appelle la chaleur. J'ai chaud, je suis en feu, en plein soleil où je marche et veux retrouver le frisson du premier mot. Voilà ce

je suis immobile – à contempler le paysage, à manger, à pisser – que je me sens étrangère aux choses qui m'entourent. Que valons-nous une fois immobiles ?

Si la brume ne se lève pas ce matin, je ne verrai plus rien. La brume ne s'est pas levée et je marche toujours. Il fait chaud ; je couvre ma tête de mon tee-shirt renversé. C'est donc une femme mal fagotée, une femme à demi-nue qui avance ; et parce que le sol se fait moins raide, moins meurtrier, je commence à penser. «Tout ce qui geste, retrouver l'innocence du regard, un regard antérieur au regard, dégagé du point de vue, de l'artifice, de la narration, du film que nous nous faisons de ce monde que nous ne parcourrons jamais entièrement. Survoler radicalement le paysage tout en l'arpentant en profondeur, résolument pied contre terre, s'en extraire avec bienveillance et accepter qu'il nous touche.

Août 2015

[1] René Char, *Feuillets d'Hypnos*, Gallimard, 1946